



HAL
open science

Inédit. Poèmes de jeunesse de José-Maria de Heredia

José-Maria de Heredia, Yann Mortelette

► **To cite this version:**

José-Maria de Heredia, Yann Mortelette. Inédit. Poèmes de jeunesse de José-Maria de Heredia. Revue de la Bibliothèque nationale de France, 2005, La petite presse, 19, pp.62-69. hal-04059413

HAL Id: hal-04059413

<https://hal.univ-brest.fr/hal-04059413>

Submitted on 5 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Inédit. Poèmes de jeunesse de José-Maria de Heredia

José-Maria de Heredia fut un Parnassien intégral, le meilleur représentant de l'école de Leconte de Lisle. Les cent vingt sonnets de son œuvre unique, *Les Trophées* (1893), sont des médailles frappées dans un métal solide et finement ouvragées. L'idéologie de la forme fixe et le choix quasi exclusif du sonnet donnent à son œuvre publiée une stricte unité. Soupçonnerait-on que son œuvre manuscrite est d'une variété formelle et thématique prodigieuse ? Le parti pris du sonnet n'est en effet ni le signe d'un manque de souffle ni celui d'un manque d'originalité : c'est une décision mûrie, intervenant après de foisonnantes recherches formelles.

Or ces poèmes de jeunesse, qui précèdent la rencontre déterminante avec Leconte de Lisle en 1863, sont restés jusqu'à ce jour inconnus, parce qu'ils n'ont jamais été publiés. Dans son édition des *Œuvres poétiques complètes* (1984), Simone Delaty n'a retenu, en plus des *Trophées*, que les quelques autres poèmes publiés du vivant de l'auteur et surtout la plupart de ses sonnets ou fragments de sonnets manuscrits : la réputation du sonnettiste a continué d'occulter ses œuvres de jeunesse.

À la fin de sa vie, Heredia fut nommé administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, fonction que cet ancien élève de l'École des Chartes, bibliophile passionné, a remplie avec zèle, laissant, comme son prédécesseur Charles Nodier, le souvenir de brillantes réceptions littéraires. C'est dans cette bibliothèque que sont conservés la majeure partie de ses manuscrits de composition, légués par ses filles Hélène et Marie en 1944. La collection de l'Arsenal fut complétée en 2000 par l'acquisition du plus ancien carnet de vers de Heredia, les *Fleurs de feu. Odes et sonnets* (manuscrit 15466), qui constituent son premier projet de recueil. Ce carnet, commencé au début des années 1860, est antérieur à celui des *Fleurs de feu. Sonnets héroïques* (manuscrit 13578), commencé en 1865 ou 1866, et au projet des *Trophées*, élaboré vers 1871.

L'ode la plus ancienne des *Fleurs de feu* fut composée à Cuba, dans la propriété familiale du Potosi, le 21 mars 1861, quelques jours avant le retour définitif du poète en France :

Amoroso

Sais-tu ce qu'au bouton de rose
Entr'ouvrant son sein parfumé
Soupire le vent enflammé
Caché dans sa robe mi-close ?
Amour ! Amour !

Connais-tu les chansons divines
Que le Matin dit à la Nuit,
À la pâle Nuit qui s'enfuit
Dans le parfum des aubépines ?
Amour ! Amour !

Quand l'ombre déroule ses voiles,
Sais-tu les chants harmonieux
Que murmurent au fond des cieux,
Entre elles les blanches étoiles ?
Amour ! Amour !

Sais-tu dans la Nature entière
Ce que proclament à la fois
Dans un chœur immense les voix
De l'universelle prière ?
Amour ! Amour !

Sais-tu quand ton charmant sourire,
Plein de grâce et de volupté
Fait étinceler ta Beauté,
Sais-tu ce que mon cœur soupire ?
Amour ! Amour¹ !

Le romantisme juvénile et la sensualité des premiers poèmes de Heredia ne laissent en rien prévoir la manière du disciple de Leconte de Lisle. Qui devinerait par exemple que les deux sonnets suivants, où la liberté de la forme rejoint celle du sujet, furent composés par le futur auteur des *Trophées* ?

Chassé-croisé

I

Tandis qu'un amoureux en plant,
Sous le balcon maudit l'aurore,
Et chante sur un ton dolent :
« Je t'adore ! »

La belle à son jeune galant,
Espérant le piquer encore
Au jeu, murmure en roucoulant :
« Je t'adore ! »

À quelque objet peu conjugal
Le mari fait un madrigal :
« Je t'adore ! »

Trompeurs trompés (c'est fort plaisant !)
S'en vont à qui mieux mieux disant :
« Je t'adore² ! »

II

Quelquefois de causes contraires
Naissent de semblables effets ;
Ainsi, l'on dit de deux manières :
Je vous hais.

L'intention dans ces matières,
Vaut donc beaucoup plus que les faits.
Quelles paroles singulières :
Je vous hais !

¹ Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 15466, f° 11, r°.

² *Ibid.*, f° 22, v°.

Dans plus d'une bouche charmante,
Souvent : Je t'aime ! se commente
Je vous hais !

Et parfois la pudeur expire,
Lorsque la lèvre encor soupire :
Je vous hais³ !

Le premier est daté de juillet 1862. L'emploi du mètre impair, en l'occurrence le trisyllabe, n'est pas rare dans les œuvres de jeunesse de Heredia, mais disparaît ensuite.

C'est Théophile Gautier qui convertit Heredia à l'orthodoxie poétique. Dans sa préface au *Voyage en Patagonie* d'Henry de La Vaulx (1901), celui-ci a relaté sa rencontre avec le maître en 1863. Gautier se serait exclamé à propos des sonnets irréguliers que Heredia avait publiés dans la *Revue française* : « Comment ! Si jeune, et tu fais déjà des sonnets *libertins* ! »

Au romantisme de Heredia se sont pourtant mêlés très tôt le goût du travail poétique et le culte de la beauté, comme le montre ce premier art poétique, composé à La Havane le 28 juin 1860 :

Travaillons, jeunes gens, travaillons sans relâche ;
Cherchons le beau sacré dans le fond de nos cœurs,
Et qu'en parlant un jour de nos nobles douleurs
On dise : il est tombé, ce n'était pas un lâche !

Il plia sous le faix de vingt siècles de gloire,
Mais il aima la Muse et la sainte beauté
D'un amour infini ; respectons sa mémoire
On peut l'appeler homme, il eut la volonté !

Il voulut ressembler à ces bardes antiques
Qui buvaient sans espoir l'amertume sans fin,
Et versaient tout leur cœur dans leurs chants héroïques ;
Pauvres et méprisés, mais poètes enfin !

.....

Impuissance ! Impuissance ! Est-ce le dernier cri
Que nous devons aux Cieux pousser du fond de l'âme
Et Dieu vivifiant ce qu'il avait pétri
Nous nia-t-il la force en nous soufflant la flamme⁴ ?

La troisième strophe montre que Leconte de Lisle est en train de devenir le modèle de Heredia. Ce fragment fut incorporé à la fin d'un long poème de jeunesse, « Le Hatuey », où l'auteur vise à donner toute la mesure de son art. Hatuey, le premier rebelle de Cuba, s'était opposé aux Espagnols de Diego Velázquez, après leur débarquement en 1512 sur la pointe orientale de l'île, dans la région où la famille Heredia s'installa en 1801 pour cultiver des plantations de café. Le prologue du poème, « Le Fils du Hatuey », dont les premiers vers sont imités de la romance de Mignon, exprime l'ambition d'écrire l'épopée du Nouveau Monde :

Connaissez-vous la terre où l'oranger fleurit ?
Où comme aux jours anciens l'orientale nature

³ *Ibid.*, f° 26, r°.

⁴ Ms. 13543, f° 15, r°.

Sous le splendide éther s'endort sauvage et pure ?
La terre du Soleil que Colomb découvrit ?
Connaissez-vous là-bas ces îles fortunées
Qui d'un baiser des flots et du soleil sont nées,
Et ceintes de palmiers au bord des flots amers
Laissent baigner leurs pieds dans la fraîcheur des mers ?

.....
Amérique ! Amérique ! Aucun poète encor
N'a fait en ton honneur vibrer la harpe d'or ;
Car l'immortel laurier et son feuillage austère
Épouvantent les fils de notre douce terre ;
Le myrte leur va mieux ; pour les chansons d'amour,
La lyre est trop vibrante et son poids est trop lourd.
Écoute, c'est un fils qui va chanter sa mère,
Je suis un des enfants de tes vastes déserts ;
Aux accents les plus doux qu'ait entendus la terre,
Je voudrais, mon pays, te bercer dans mes vers ;
J'hésite ; mais l'amour sacré l'emporte, et j'ose
Te chanter le front ceint de l'ardent laurier rose⁵.

Heredia n'ignorait certainement pas qu'André Chénier, qui fut avec Leconte de Lisle son poète favori, avait ébauché une vaste épopée, *L'Amérique*, dont les fragments furent publiés par Henri de Latouche en 1819. Et il ignorait encore moins que son cousin et homonyme, le poète cubain José María Heredia, dont il traduisit quelques odes, avait évoqué la généreuse nature des Tropiques. L'invocation à l'Amérique, dans la seconde partie du « Fils du Hatuey », donne une tonalité épique à ce poème, qui annonce « La Déesse d'Atahualpa », le long fragment d'épopée américaine publié dans le deuxième *Parnasse contemporain* (1871), où le lyrisme impersonnel du disciple de Leconte de Lisle a effacé la dimension autobiographique du poème de jeunesse. Heredia reprit l'image qu'il avait développée aux vers 5 et 6 du « Fils du Hatuey » dans un sonnet des *Trophées*, « Brise marine », qui exprime la nostalgie du pays natal perdu « là-bas où les Antilles bleues / Se pâment sous l'ardeur de l'astre occidental ». Ses poèmes de jeunesse ont ainsi nourri parfois ses œuvres ultérieures.

À la fin de ses études secondaires, lorsqu'il retourna vers son île ensoleillée, au printemps de 1859, Heredia laissait son cœur en France : une mystérieuse Geneviève, rencontrée chez des amis à Senlis, lui avait inspiré de vifs sentiments. La jeune fille se maria en 1860 : le poète fut accablé. Elle mourut en 1862 : il fut désespéré. Dans l'intervalle, il écrivit cette ode débordant de passion :

J'étais assis à côté d'elle,
Dans l'herbe au rebord du chemin ;
Elle était si pure et si belle,
Je pressais tant sa chère main,
Que nous laissions sans nous rien dire,
Nos cœurs dans nos yeux se sourire
Sans songer à les refermer.
Auprès d'une tête chérie
Bien charmante est la rêverie,
On aime à se laisser aimer.

Le ciel s'emplissait de lumière,
Le soleil pâli descendait

⁵ Ms. 13541, f° 10.

À l'horizon, et sur la terre
La Nuit tranquille s'étendait ;
Heure de paix ! OÙ la Nature
S'endort dans un joyeux murmure !
Alors et je ne sais comment,
Je sentis près de ma maîtresse
S'éveiller en moi la tristesse
D'un douloureux pressentiment.

– L'amour n'est qu'un long sacrifice,
Un vase facile à briser ;
Bien souvent c'est un vrai supplice ;
On en vient à se mépriser
Après n'avoir formé qu'une âme ;
On souffre bien pour une femme ;
On crie, on pleure et puis au bout
De tant d'ivresse et de folie,
Le cœur ulcéré se replie,
Et ne trouve que le dégoût ! –

Je regardai mon adorée
Aux derniers rayons du soleil,
Et quand la lumière dorée
Descendait à son front vermeil,
Sur son visage tout en flamme
Passait un reflet de son âme :
Elle leva son front si pur
Et, rêveur, je baissai la tête,
Voyant qu'une larme était prête
À ternir le limpide azur.

Pauvre, pauvre nature humaine,
Si difficile à contenter,
Préférant la chance incertaine
Et l'inconnu qu'il faut tenter
À la femme qui n'a contre elle
Que le défaut d'être réelle !
Pauvres fous ! Il nous faut au cœur,
D'aussi vigoureuses épaules
Qu'Hercule soutenant les pôles,
Pour supporter notre bonheur⁶ !

La comparaison de l'amour à « un vase facile à briser » rappelle le poème « Le Vase brisé », dont Heredia avait rencontré l'auteur, Sully Prudhomme, en 1861, dans le cercle littéraire formé par les étudiants en droit de la Faculté de Paris.

Cette déconvenue d'amour donne à cet autre poème, composé à Cuba avant la nouvelle du mariage de Geneviève, une résonance ironique qui contraste avec la confiante allégresse du mètre impair :

Myosotis

Là-bas sur la rive

⁶ Ms. 15466, f° 20, v°, et f° 21, r°.

Parmi le gazon
Une herbe craintive
Fleurit quand arrive
La tiède saison.

Son doux nom rappelle
Les vieux souvenirs ;
Messager fidèle,
Son doux nom révèle
Mes plus chers désirs.

Et si dans l'absence
Un jour je souffrais
De votre silence,
Avec confiance
Je vous l'enverrais ;

Et la fleur discrète
Vous dirait tout bas
Au sein d'une fête
Ou dans la retraite
« Ne m'oubliez pas⁷. »

Quand il se saura oublié, le poète donnera une autre signification au myosotis. Au lieu de ranimer l'amour, la fleur ranime désormais la douleur. À la fin d'un poème daté du 4 octobre 1860, Heredia émet ce triste souhait :

Vous du moins, pauvres vers, pleurez sur mon doux rêve,
Soyez un souvenir d'immortelles amours,
Un pur myosotis que je garde toujours,
Et qui rappelle au cœur ton nom, ô Geneviève⁸ !

« Il y a q[uel]que chose mais mauvais », écrivait-il quelques années plus tard, en marge du poème « *J'étais assis à côté d'elle* ». Ce « quelque chose » était la peine qu'il avait confiée à ses vers. Et s'il jugeait l'ensemble « mauvais », c'est parce que l'exigence d'impassibilité parnassienne était devenue plus importante pour lui que l'expression des sentiments. L'élégie amoureuse avait pourtant tenu une large place dans ses essais de jeunesse, comme en témoigne cette nostalgie orientale, au rythme alangui :

Là-bas, au pays d'outre-mer,
Vers l'Orient plein de féerie
Souvent mon âme endolorie
Entrepren d'un voyage amer,
Dans les heures de rêverie
Là-bas, au pays d'outre-mer.

Loin, bien loin vers les Dardanelles,
Les vagues bercent mon sommeil
Et sur l'horizon tout vermeil
Je vois filer les hirondelles

⁷ Ms. 13539, f° 1.

⁸ « *C'était un soir d'été* », poème publié par Miodrag Ibrovac dans *José-Maria de Heredia, sa vie, son œuvre*, Paris, Les Presses françaises, 1923, p. 63.

Qui vont aussi vers le soleil,
Loin, bien loin vers les Dardanelles.

Avec les grands nuages blancs,
Se mirant sur la mer dormante,
Que le vent, leur pasteur, tourmente
Comme des troupeaux indolents,
Je passe errant vers mon amante,
Avec les grands nuages blancs.

De flot en flot sur l'onde amère
Dans mon rêve immatériel,
Je vais vaguant vers le grand ciel bleu
Où rit l'éternelle lumière
Où l'air est plus doux que le miel,
De flot en flot sur l'onde amère.

J'ai le mal des lieux inconnus,
Du pays que hante ma mie ;
Ceux qui cherchaient sa patrie,
Ceux-là n'en sont point revenus,
Car leur âme s'est endormie,
Là-bas aux pays inconnus⁹.

Heredia fit même du Coppée avant l'heure, s'attendrissant pour une humble grisette au prénom faustien :

Marguerite

Quand je passais sous sa fenêtre
Elle étincelait dans la nuit,
Mi-close et laissant apparaître
Un coin de son chaste réduit.

C'est là, dans cette chambre rose,
Chambrette à la fraîche couleur,
Que pour sa mère s'est éclosé
Son enfance comme une fleur.

Avec sa candeur tendre et vive
C'est là qu'a fleuri sa beauté.
Un parfum de grâce naïve
Embaume cette pauvreté.

La lampe de sa douce flamme
Illuminait ses cheveux d'or.
Quand je regarde dans mon âme
Il me semble la voir encor.

Les fils soyeux et les aiguilles
Erraient sur la table oubliés ;
Aux doigts légers des jeunes filles
Objets charmants et familiers.

⁹ Ms. 13541, f° 35, v°.

Ses mains avec la broderie
Avaient glissé sur ses genoux ;
Elle égarait sa rêverie
Dans des pays vagues et doux¹⁰.

La strophe est celle d'*Émaux et camées* de Gautier (1852), dont le succès fut considérable.

La politique n'est pas non plus absente des premiers poèmes du futur partisan de l'art pour l'art. « Le Grand Mocquard, scie gouvernementale » s'inscrit dans la lignée des *Odes funambulesques* de Banville (1857) :

Monsieur Mocquard a fait *Jessie*,
(On prononce, dit-on, Vessie) ;
Un critique bien aguéri,
Un romancier que l'on renomme,
Le grand auteur de *Guillery*,
Edmond About, ce bon jeune homme,
Soutient qu'il est le roi de l'art,
Le grand Mocquard.

D'ailleurs à l'auteur de *Sylvie*
Et des *Lumières de la Vie*,
Il tient par un puissant chaînon ;
Et *Les Massacres de Syrie*,
Par leur superbe au style et leur canon,
Ont épouvanté Vacquerie.
Il est toujours le roi de l'art,
Le grand Mocquard.

Venez, Guérout, La Guéronnière,
Granier à la plume si fière,
Toi, critique du *Moniteur*,
Et toi, lanterne de la vie,
Venez, venez chanter en chœur
Sur les toits d'une voix ravie :
Il est vraiment le roi de l'art,
Le grand Mocquard¹¹ !

Ce poème fut certainement composé en 1861, date à laquelle Jean-François-Constant Mocquard (1791-1864), secrétaire et chef de cabinet de Napoléon III, fit paraître son roman *Jessie* dans la *Revue contemporaine*, puis chez Dentu. Cette histoire d'une famille protestante américaine, dont la fille sauve l'honneur du père ruiné grâce à son talent d'actrice, connut trois rééditions dans l'année. Mocquard est tenu pour collaborateur des *Massacres de Syrie*, drame en huit tableaux de Victor Séjour représenté au Théâtre impérial du Cirque le 28 décembre 1860. 1861 fut aussi l'année de la publication de *Sylvie*, roman d'Ernest Feydeau qui fait la satire du romantisme, et des *Lumières de la vie*, recueil de Louis Belmontet, le chantre officiel du Second Empire. Heredia semble considérer que l'auteur de *Sylvie* est le même que celui des *Lumières de la vie* ; l'expression « lanterne de la vie » ironise sur le second titre en feignant de prendre pour une lanterne ce qui n'est, comme le roman de Mocquard, qu'une vessie. Edmond About, qui avait également l'estime de la Cour impériale,

¹⁰ Ms. 13578, f° 47, v°.

¹¹ Ms. 13542, f° 12, v°.

fit jouer sa comédie en trois actes en prose *Guillery* à la Comédie-Française le 1^{er} janvier 1856. Il avait déjà été la cible de Banville dans sa « Ballade des travers de ce temps » :

On n'a plus d'or que pour Edmond About
Au *Moniteur* ainsi que chez Hachette.

C'est lui, le « critique du *Moniteur* » évoqué dans la dernière strophe du poème de Heredia. Quant à Guérault, La Guéronnière et Granier, c'étaient eux aussi des littérateurs gagnés à la cause impériale. Pierre-Claude-Bernard Guérault (1744-1821), traducteur de Pline et de Cicéron, avait été nommé directeur de l'École normale supérieure par Napoléon. Ami de Lamartine, le vicomte Arthur de La Guéronnière (1816-1875) avait dirigé avec lui *Le Bien public* et *Le Pays*, avant de devenir en 1854 conseiller d'État et directeur du service de la librairie et de la presse. Auteur de plusieurs ouvrages sur Napoléon III et d'*Études et portraits politiques contemporains* sur l'Empereur, le comte de Chambord, Thiers, le duc de Morny et le général Cavaignac, il fut nommé sénateur le 5 juillet 1861. Adolphe Granier de Cassagnac (1806-1880), député du Gers sous le Second Empire et la Troisième République, avait dirigé *Le Globe* (1837-1845), *L'Époque* (1845-1847) et *Le Réveil* (1858-1859), collaboré au *Constitutionnel*, au *Pays* et à *La Nation*, et témoigné de sa fidélité au bonapartisme dans ses *Histoires des causes de la Révolution française* (1850), dans *L'Empereur et la démocratie moderne* (1860) et dans ses *Souvenirs du Second Empire* (1879-1882). Ses *Portraits littéraires* (1852) évoquent notamment Racine, Chateaubriand et Hugo.

Enthousiasmé par les victoires françaises de Magenta et de Solferino contre l'Autriche, qui occupait la Lombardie depuis 1815, Heredia improvisa un autre poème politique à La Havane, le 9 mars 1860 :

.....Italie ! Italie !
Ô nourrice des arts, ils t'avaient avilie !
Sous le joug étranger et le front attristé,
Tu demandais en vain ta vieille liberté,
Et tu disais encor tes douces mélodies,
Comme le chant du cygne, aux âmes attendries ;
Le sublime Alfieri dans les cœurs frémissants
Faisait en vain vibrer ses plus mâles accents ;
Il mourait sans espoir. Un noble et grand poète,
Leopardi, bientôt venait poser sa tête
Sur le marbre funèbre. Hélas ! Tout se perdait ;
Lentement l'Italie au tombeau descendait
S'entourant pour mourir de son manteau de gloire,
Quand, tout à coup, terrible, un long cri de victoire
Remplit le monde entier par le vent emporté,
Et la voix du canon répondit : Liberté !
Et ses nobles enfants, tombant pour la patrie,
Purent voir, pleins d'amour, flotter sur l'Italie
Le drapeau national, sanglant, victorieux,
Déployant dans les airs ses plis majestueux¹².

En 1866, dans le premier *Parnasse contemporain*, le sonnet « Les Scaliger » condamnera à nouveau l'occupation autrichienne en Italie mais ne sera pas recueilli dans *Les Trophées*.

Parmi l'extrême diversité des poèmes de jeunesse de Heredia, on trouve aussi de longs fragments épiques inspirés de *La Chanson de Roland*, des adaptations en vers du *Romancero* espagnol, composées plus d'une dizaine d'années avant que Leconte de Lisle et son disciple

¹² *Ibid.*, f° 6, v°, et ms. 13541, f° 6 (version légèrement différente).

ne rivalisent sur ce thème¹³, divers poèmes strophiques, odelettes ou ballades, des vers esseulés, souvent proches de la maxime, et même quelques curiosités, telles que ce poème qui porte en surcharge la mention « Parodie de Mallarmé » :

Le lunaire cristal où s'infiltré l'opale
Mêle le pollen blond avec la poudre pâle
De tes ailes, enfant des clairs de lune noirs.

Ô nuit ! Vertige ailé, nocturnes encensoirs
Où le vent fait frémir l'or tremblant des calices
Rêve d'éternité ! nuptiales délices
Et confondant amour, parfums, vie et couleur
Que la fleur soit phalène et le phalène fleur¹⁴ !

La connaissance des essais de jeunesse de Heredia est nécessaire pour comprendre le monopole accordé plus tard au sonnet. Si Heredia termine *Les Trophées* par deux longs poèmes et s'il publie, en même temps que ses sonnets, quelques poèmes qui n'en sont pas, c'est pour insister sur son choix délibéré du sonnet. De nouvelles *Œuvres poétiques complètes* devraient donc ménager une place, à côté des *Trophées* et des autres sonnets, à cette production de jeunesse si singulière.

Yann MORTELETTE

¹³ Voir Claudine Gothot-Mersch, « Leconte de Lisle, Heredia et le *Romancero* : autre duel du *Cid* » dans *Itinéraires et plaisirs textuels*, mélanges offerts à Raymond Pouillart, Bruxelles, Nauwelaerts, 1987, p. 195-210.

¹⁴ Ms. 13543, f° 3.